

Esquisse de

L'HISTOIRE DES ETATS-UNIS

UNITED STATES INFORMATION AGENCY

Esquisse de

L'HISTOIRE DES ETATS-UNIS

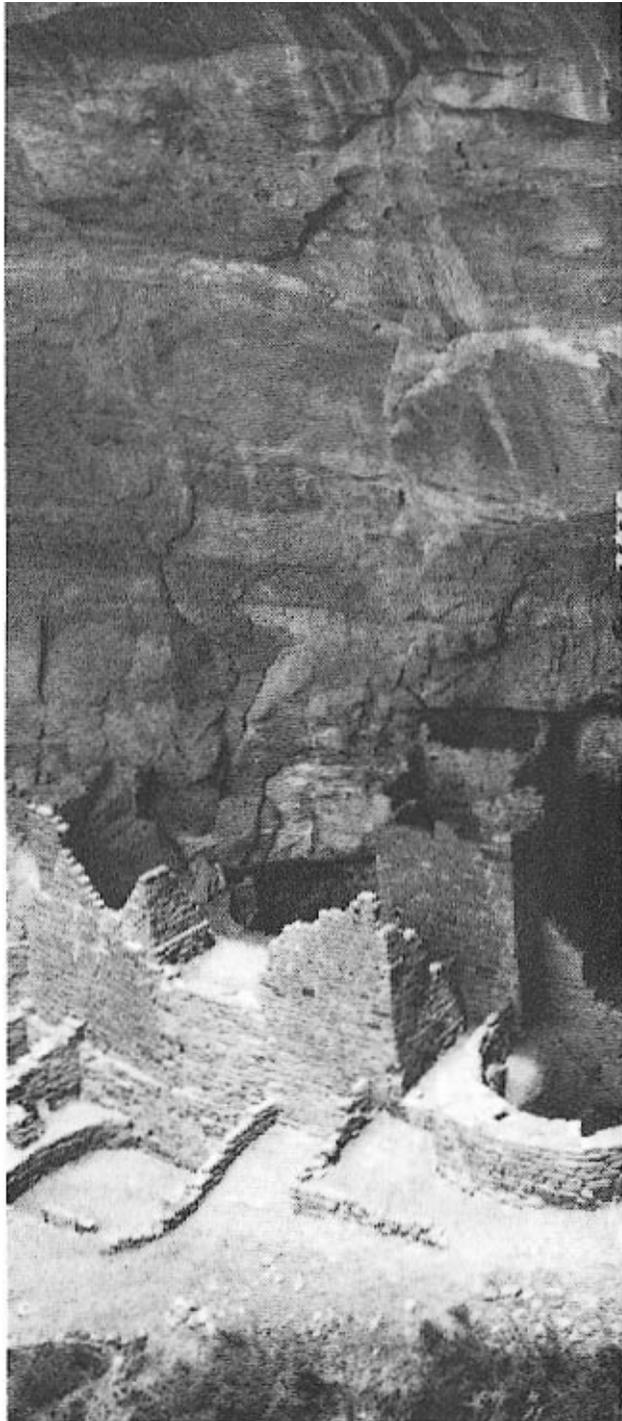
SOMMAIRE

CHAPITRE I	
L'Amérique des premiers temps	4
CHAPITRE II	
La période coloniale	28
CHAPITRE III	
La marche vers l'indépendance	58
CHAPITRE IV	
La constitution d'un gouvernement national	80
CHAPITRE V	
L'expansion vers l'ouest et les particularismes régionaux	122
CHAPITRE VI	
Querelles intestines	146
CHAPITRE VII	
Croissance et évolution	178
CHAPITRE VIII	
Mécontentement et réformes	202
CHAPITRE IX	
Guerre, prospérité et crise économique	242
CHAPITRE X	
Le <i>New Deal</i> et la guerre mondiale	256
CHAPITRE XI	
L'Amérique de l'après-guerre	278
CHAPITRE XII	
Les décennies du changement	302
CHAPITRE XIII	
En marche vers le XXI ^e siècle	362
Brève bibliographie	391

ESQUISSE DE
L'HISTOIRE DES ETATS-UNIS
CHAPITRE PREMIER

I

L'AMERIQUE DES
PREMIERS
TEMPS



Site de Mesa Verde au Colorado, XIII^e siècle.



«LES CIEUX ET LA
TERRE NE SE SONT
JAMAIS MIEUX
ENTENDUS POUR
CREER UN LIEU OU
L'HOMME PUISSE
DEMEURER.»

John Smith, 1607

**LES
PREMIERS
AMÉRICAINS**

Au plus fort de l'ère glaciaire, entre 34 000 et 30 000 ans avant J.-C., l'eau de la planète était en grande partie prisonnière de vastes plaques continentales de glace. Les eaux de la mer de Béring se trouvaient à des centaines de mètres au-dessous de leur niveau actuel ; une bande de terre large de mille cinq cents kilomètres au plus, appelée Beringia, unissait l'Asie à l'Amérique du Nord. C'était une toundra humide et sans arbres, recouverte d'espèces végétales qui attiraient les grands animaux chassés par les hommes préhistoriques.

Les tout premiers hommes qui ont atteint l'Amérique du Nord n'ont certainement pas compris qu'ils étaient passés sur un autre continent. Probablement, comme l'avaient fait leurs ancêtres pendant des milliers d'années, avaient-ils continué plus avant à la poursuite du gibier le long de la côte sibérienne avant de franchir la péninsule.

Une fois arrivés en Alaska, les premiers Nord-Américains ont sans doute mis plusieurs autres milliers d'années pour se frayer un chemin, à travers les brèches des grands glaciers, jusqu'au territoire occupé aujourd'hui par les États-Unis. On découvre encore de nombreux indices sur

ces temps lointains, mais fort peu peuvent être datés avec exactitude au-delà de 12 000 ans avant J.-C.

D'autres objets, découverts sur divers sites dans le Nord et le Sud du continent américain, montrent que, environ 10 000 ans avant J.-C., une grande partie de l'hémisphère occidental était déjà peuplée par des êtres humains.

C'est à cette époque-là que les grands mammoths commencèrent à laisser la place aux bisons, dont l'homme vint à dépendre pour se nourrir et se vêtir. Au fil du temps, à mesure que le gros gibier disparaissait – du fait du milieu naturel ou d'une surexploitation – les plantes, les baies et les racines jouèrent un rôle plus important dans l'alimentation. C'est alors qu'apparurent des formes primitives d'élevage et d'agriculture. Vraisemblablement, 8 000 ans environ avant J.-C., les Indiens installés dans ce qui est aujourd'hui le Centre du Mexique furent les premiers à cultiver le maïs, les courges et les haricots. Leur savoir-faire se répandit peu à peu dans le Nord.

Quelque 3 000 ans avant J.-C., une variété primitive du maïs était cultivée dans les vallées du Nouveau-Mexique et de l'Arizona. Puis des systèmes rudimentaires d'irrigation firent leur apparition ; les premières formes de vie villageoise remontent à environ 300 ans avant J.-C.

Dès les premiers siècles de notre ère, les Hohokums vivaient dans des établissements situés à proximité du site actuel de la ville de Phoenix, en Arizona ; ils avaient aménagé des terrains pour jouer à la balle et construit des tumulus en forme de pyramides, semblables à ceux que l'on a découverts au Mexique, ainsi qu'un canal et un système d'irrigation.

**LES
BATISSEURS
DE TUMULUS
ET LES
PUEBLOS**

Les premiers Indiens qui ont édifié des tumulus sur le territoire occupé aujourd'hui par les Etats-Unis sont généralement appelés Adenas. Ils ont commencé à construire des tombes et des fortifications environ 600 ans avant J.-C. Certains des tumulus de cette époque ont la forme d'oiseaux ou de serpents, et leur signification religieuse n'est pas encore pleinement comprise.

Les Adenas semblent avoir été assimilés ou refoulés par d'autres peuplades auxquelles on a donné le nom collectif de Hopewells. L'un des centres les plus importants de leur civilisation a été découvert dans le sud de l'Ohio, où l'on trouve les vestiges de plusieurs milliers de tumulus. On pense que les Hopewells se livraient intensément au commerce et faisaient le troc d'outils et d'objets divers dans un rayon de plusieurs centaines de kilomètres.

Les Hopewells disparurent vers 500 ans après J.-C., laissant la place à un vaste groupe de tribus, les Mississipiens, auxquels on attribue la culture des tumulus-temples. Une de leurs cités, Cahokia, située à l'est de Saint Louis, dans le Missouri, aurait abrité environ 20 000 personnes à son apogée, au début du XII^e siècle. Au centre de la ville s'élevait un immense tumulus de terre de trente mètres de haut, couronné par une surface plane et assis sur une base de trente-sept hectares. Quatre-vingts autres tumulus ont été découverts à proximité.

Pour leur subsistance, les villes comme Cahokia dépendaient de la chasse, de l'élevage, des échanges et de l'agriculture. Influencées par les établissements prospères du Sud, elles formèrent des sociétés fondées sur une hiérarchie complexe, pratiquant l'esclavage et les sacrifices humains.

Dans la région du Sud-Ouest des Etats-Unis, les Anasazis, ancêtres des Indiens hopis, ont commencé à édifier des villages de pierre et de pisé vers l'an 900. Ces constructions insolites, qui ressemblaient à des appartements, étaient souvent aménagées dans les parois d'une falaise ; la plus célèbre d'entre elles, le «Cliff Palace» de Mesa Verde, dans le Colorado, compte plus de deux cents pièces. Le site de Pueblo Bonito, le long des berges du Chaco au Nouveau-Mexique, en comprenait plus de huit cents.

Les Indiens de l'Amérique précolombienne les plus prospères vivaient sur le littoral nord du Pacifique ; ses abondantes réserves naturelles de poissons et de produits de base permettaient de ravitailler de nombreux villages permanents établis dès l'an 1000 avant notre ère. L'opulence de leurs «potlachs» (dons rituels) reflète leur extravagance et leur goût pour les festivités, probablement uniques dans les débuts de l'histoire américaine.

**LES
AMERINDIENS**

L'Amérique qui avait accueilli les premiers Européens n'était donc pas un territoire vierge et désert. On estime que la population du continent américain était aussi nombreuse que celle de l'Europe occidentale à la même époque, avec à peu près quarante millions de personnes.

Le nombre d'Amérindiens installés à l'intérieur des frontières actuelles des Etats-Unis, à l'aube de la colonisation européenne, varie selon les estimations entre deux et dix-huit millions, mais les historiens retiennent généralement le chiffre le plus faible. En revanche, aucun doute ne subsiste quant à l'effet dévastateur des maladies européennes sur la population, dès les premiers contacts. La variole, qui a décimé des communautés entières, semble être la principale cause du déclin accéléré de la population indienne au ^{XVII}^e siècle ; ce facteur a entraîné des conséquences bien plus directes que n'en ont eues les innombrables guerres et affrontements avec les colons européens.

A cette époque, les traditions et coutumes indiennes étaient extraordinairement variées, en raison de l'étendue du territoire et de la diversité des environnements auxquels les populations s'étaient adaptées. Il est toutefois possible de tenter quelques généralisations.

Nombre de tribus pratiquaient la chasse, la cueillette et la culture du maïs ou d'autres légumes pour se nourrir. Les femmes se chargeaient généralement de cultiver la terre et de distribuer les vivres, tandis que les hommes étaient occupés à la chasse et à la guerre.

A tous points de vue, la société amérindienne était étroitement attachée à la terre. L'identification de l'homme à la nature et aux éléments faisait partie intégrante des convictions religieuses. Le mode de vie était essentiellement axé sur le clan et la communauté, et les enfants jouissaient d'une très grande liberté pour l'époque.

Si certaines tribus d'Amérique du Nord utilisaient une écriture proche des hiéroglyphes pour préserver certaines traditions, la culture indienne était essentiellement orale et accordait une grande importance aux récits et aux rêves. Indubitablement, les tribus voisines commerçaient entre elles et entretenaient des relations fréquentes et officielles, à la fois amicales et hostiles.

**LES
PREMIERS
EUROPÉENS**

Les premiers Européens qui arrivèrent en Amérique du Nord – du moins ceux qui ont laissé des preuves formelles de leur passage – étaient des Scandinaves partis du Groenland, où Erik le Rouge avait fondé une colonie vers 985. On pense qu'en 1001 son fils Leif a exploré la côte nord-est du Canada et y a passé au moins un hiver.

D'après les grandes sagas nordiques, les Vikings auraient exploré toute la côte atlantique de l'Amérique du Nord jusqu'aux Bahamas, mais nous n'en avons aucune preuve. En 1963, toutefois, on a découvert dans le Nord de Terre-Neuve, dans un endroit appelé L'Anse-aux-Meadows, les ruines de quelques maisons nordiques datant de cette époque, ce qui tendrait à corroborer en partie ces récits.

En 1497, cinq ans après l'arrivée aux Caraïbes de Christophe Colomb, qui tentait de trouver par l'ouest une route vers l'Asie, le navigateur italien Jean Cabot, mandaté par le roi d'Angleterre, parvint à Terre-Neuve.

Le voyage de Cabot, auquel personne n'accorda grande importance, servit néanmoins de prétexte aux Anglais pour revendiquer l'Amérique du Nord. C'est également grâce à lui que les pêcheurs européens, notamment les Portugais, se mirent à exploiter régulièrement les riches zones de pêche situées au large de George's Banks.

Christophe Colomb, on le sait, n'a jamais foulé le territoire continental des États-Unis, mais les premières explorations de cette partie du monde sont venues des possessions espagnoles qu'il a contribué à développer. La première de ces expéditions eut lieu en 1513 avec une poignée d'hommes conduits par Juan Ponce de León qui débarquèrent en Floride près de la ville actuelle de Saint Augustine.

Après la conquête du Mexique en 1522, les Espagnols avaient renforcé leur position dans cette région du globe. Grâce à leurs découvertes, l'Europe a commencé à connaître le continent appelé Amérique en hommage au navigateur italien Amerigo Vespucci, dont le récit des voyages dans le Nouveau Monde fut très apprécié. Dès 1529, il existait des cartes fiables indiquant le tracé de la côte atlantique du Labrador à la Terre de Feu, mais il fallut attendre plus d'un siècle pour abandonner tout espoir de découvrir le « passage du Nord-Ouest » vers l'Asie.

De toutes les expéditions espagnoles sur le territoire américain, la plus importante fut celle d'Hernando de Soto, ancien conquistador qui avait accompagné Francisco Pizarro lors de la conquête du Pérou. Partant de La Havane en 1539, cette expédition explora le Sud-Est des Etats-Unis jusqu'au Mississippi, en quête de richesses.

Un autre Espagnol, Francisco Coronado, partit du Mexique avec un groupe de compagnons en 1540 à la recherche des Sept Cités mythiques de Cibola. Ses tribulations le conduisirent jusqu'au Grand Canyon et dans le Kansas, sans toutefois lui permettre de découvrir l'or tant convoité par ses hommes.

L'expédition de Coronado fit aux populations autochtones un extraordinaire mais involontaire cadeau : plusieurs de ses chevaux s'échappèrent et transformèrent la vie des Indiens des Grandes Plaines qui, devenus en quelques générations des cavaliers émérites, élargirent considérablement leur rayon d'action et leurs activités.

Tandis que les Espagnols colonisaient le Sud, des navigateurs comme Giovanni da Verrazano découvraient la région du Nord des Etats-Unis. Le Florentin, sous pavillon français, aborda sur les rivages de la Caroline en 1524 et remonta le long de la côte atlantique, vers le site actuel du port de New York.

Dix ans plus tard, Jacques Cartier prenait la mer dans l'espoir – comme tant d'Européens – de découvrir un passage vers le continent asiatique. Les expéditions du Français le long du Saint-Laurent ont servi de fondement aux revendications de la France sur l'Amérique du Nord jusqu'à sa défaite en 1763.

Après l'effondrement de leur première colonie au Québec vers 1545, les Huguenots français tentèrent vingt ans plus tard de s'installer sur la côte nord de la Floride. Les Espagnols, estimant que les Français constituaient une menace pour leur route commerciale le long du Gulf Stream, détruisirent cette colonie en 1565. Par une ironie du sort, le commandant des troupes espagnoles, Pedro Menéndez, n'allait pas tarder à créer une ville non loin de là, Saint Augustine, qui fut la première colonie européenne permanente sur le territoire des futurs Etats-Unis.

Les immenses richesses que l'Espagne tirait de ses colonies au Mexique, aux Caraïbes et au Pérou suscitèrent la convoitise des autres nations européennes. Progressivement, de jeunes puissances maritimes comme l'Angleterre, inspirées par les fructueuses attaques de Francis Drake contre les galions espagnols, commencèrent à s'intéresser au Nouveau Monde.

En 1578, la reine Elisabeth octroya à Humphrey Gilbert, auteur d'un traité sur la recherche du passage du Nord-Ouest, des lettres patentes lui donnant le droit de coloniser les «territoires païens et barbares» du Nouveau Monde non encore revendiqués par d'autres pays européens. Il dut attendre cinq ans avant de se mettre en route. Quand il disparut en mer, son demi-frère, Walter Raleigh, poursuivit sa mission.

Il devait établir en 1585 la première colonie anglaise en Amérique du Nord, sur l'île de Roanoke au large des côtes de la Caroline du Nord. Celle-ci fut abandonnée et une deuxième tentative, entreprise deux ans plus tard, échoua également. Vingt années allaient encore s'écouler avant que les Anglais fassent un nouvel essai. En 1607, ils fondèrent Jamestown, ce qui marqua pour l'Amérique du Nord le début d'une ère nouvelle.

**LES
PREMIÈRES
COLONIES**

Au début du XVII^e siècle, une grande vague d'émigration commença à se dessiner de l'Europe vers l'Amérique du Nord. De quelques centaines de colons anglais, ce mouvement, qui devait durer plus de 300 ans, prit une telle ampleur que les immigrants allaient se compter par millions. Poussés par des raisons puissantes, ils bâtirent une société nouvelle dans la partie nord du continent américain.

Les premiers immigrants anglais traversèrent l'Atlantique longtemps après la création des colonies espagnoles au Mexique, aux Antilles et en Amérique du Sud. Comme ceux qui les avaient précédés au Nouveau Monde, ils voyageaient entassés dans des bateaux de dimensions modestes et, pendant la traversée qui durait de six à douze semaines, les vivres étaient comptés. Nombre d'entre eux succom-

bèrent à la maladie, et leurs embarcations affrontèrent des tempêtes auxquelles toutes ne résistèrent pas.

La plupart des émigrés européens avaient quitté leur pays natal afin de fuir l'oppression politique, de pratiquer leur religion en toute liberté, par goût de l'aventure, ou encore dans l'espoir d'améliorer leur situation matérielle. Entre 1620 et 1635, l'Angleterre était en proie à de graves difficultés économiques. Les gens sans travail étaient innombrables et les artisans les plus compétents parvenaient à peine à subsister. Les mauvaises récoltes vinrent accroître la misère. En outre, l'industrie textile en expansion exigeait des quantités de laine croissantes pour alimenter les métiers à tisser. Après avoir expulsé les paysans, les propriétaires fonciers clôturèrent donc les terres cultivables pour faire l'élevage des moutons. L'expansion coloniale fut un salut pour cette population de paysans déplacés.

Le premier regard que les colons posaient sur ces terres nouvelles leur révélait un vaste paysage de forêts. Ils n'auraient peut-être pu y survivre sans l'aide bienveillante des Indiens qui leur apprirent à cultiver les plantes indigènes : citrouilles, courges, haricots et maïs. En outre, les immenses forêts vierges qui s'étendaient sur plus de 2 000 kilomètres le long de la côte est regorgeaient de gibier et fournissaient le bois de chauffage. Les colons y trouvèrent aussi en abondance les matériaux dont ils avaient besoin pour construire des maisons et des bateaux ou fabriquer des meubles, matériaux qu'ils exportèrent également de manière lucrative.

Si le Nouveau Continent était remarquablement riche en ressources naturelles, le commerce avec l'Europe restait d'une importance vitale pour les colons contraints d'importer les articles qu'ils ne pouvaient produire. Le littoral offrait d'innombrables criques et ports naturels. Seules la Caroline du Nord et la partie méridionale du New Jersey n'avaient pas de ports pour abriter les navires de gros tonnage.

Des fleuves majestueux – la Kennebec, l'Hudson, la Delaware, la Susquehanna, le Potomac et beaucoup d'autres – reliaient la plaine côtière et la chaîne des Appalaches à la mer. Un seul fleuve, le Saint-Laurent – placé sous la domination des Français au Canada – offrait une voie fluviale

jusqu'au cœur du continent. L'épaisseur des forêts, la résistance de quelques tribus indiennes et la formidable barrière des Appalaches décourageaient toute progression à partir du littoral. Seuls les trappeurs et les marchands s'aventuraient dans les espaces déserts. Un siècle durant, les colons établirent leurs villages le long de la côte.

Des considérations politiques poussèrent un grand nombre de personnes à s'installer en Amérique. Dans les années 1630, l'arbitraire manifesté par le roi Charles 1^{er} d'Angleterre donna une impulsion à l'émigration vers le Nouveau Monde. La révolte qui s'ensuivit et le triomphe des adversaires du souverain rassemblés autour d'Oliver Cromwell au cours des dix années qui suivirent amenèrent de nombreux royalistes à chercher refuge en Virginie. Dans les régions germanophones d'Europe, gouvernées par des princes despotiques, l'oppression religieuse et les ravages dus à une longue suite de guerres contribuèrent à renforcer le mouvement d'immigration vers l'Amérique à la fin du XVII^e siècle et tout au long du XVIII^e.

La venue des colons, au XVII^e siècle, nécessitait une préparation et une organisation sérieuses, ainsi que des dépenses et des risques considérables. Il fallait notamment assurer leur transport par mer, périple qui représentait près de 5 000 kilomètres. Ils avaient aussi besoin d'ustensiles, de vêtements, de semences, d'outils, de matériaux de construction, de bétail, d'armes et de munitions.

Contrairement à la politique de colonisation suivie par d'autres pays en d'autres temps, l'émigration des citoyens anglais n'était pas parrainée par le gouvernement britannique mais par des groupements privés à but lucratif.

JAMESTOWN La première colonie anglaise permanente en Amérique du Nord fut Jamestown. Munis d'une charte octroyée par Jacques I^{er} à la Compagnie de la Virginie (ou Compagnie de Londres), une centaine d'hommes débarquèrent dans la baie de Chesapeake en 1607. Souhaitant éviter un affrontement avec les Espagnols, ils s'installèrent sur les bords de la James River, à une soixantaine de kilomètres de la côte.

Ce groupe de citoyens et d'aventuriers, plus intéressés par la quête de l'or que par l'agriculture, était mal armé pour se lancer dans une vie nouvelle dans une région sauvage. L'un d'eux, le capitaine John Smith, devint leur chef. Malgré les querelles, la faim et les attaques des Indiens, la discipline qu'il imposa sauva la petite colonie du désastre au cours de la première année.

En 1609, le capitaine Smith retourna en Angleterre et la colonie sombra dans l'anarchie. Elle fut terrassée par la maladie au cours de l'hiver et, en mai 1610, il ne restait que 60 survivants sur les 300 personnes qu'elle comptait à l'origine. Cette même année, une autre ville, Henrico (aujourd'hui Richmond), fut fondée plus en amont du fleuve.

Peu après se produisit un événement qui révolutionna l'économie de la Virginie. En 1612, John Rolfe, en croisant des graines de tabac importées des Antilles avec des plants du pays, obtint une nouvelle variété adaptée au goût européen. La première cargaison arriva à Londres en 1614. Dix ans plus tard, le tabac constituait la principale source de revenus de la Virginie.

La prospérité se faisait néanmoins attendre, et la mortalité due aux maladies et aux attaques des Indiens restait élevée. Entre 1607 et 1624, environ 14 000 personnes arrivèrent dans la colonie ; toutefois, en 1624, celle-ci ne comptait que 1 132 habitants. Cette année-là, le roi ordonna la dissolution de la Compagnie de la Virginie et fit de la colonie une possession royale.

LE MASSACHUSETTS Au cours des bouleversements religieux qui secouèrent le ^{XVI}e siècle, les puritains cherchèrent à susciter la réforme intérieure de l'Eglise établie d'Angleterre. Ils réclamaient que les rites et les structures apparentés au catholicisme romain soient remplacés par des manifestations de foi et des cérémonies simplifiées comme celles des protestants. Leurs idées réformistes, qui auraient porté atteinte à l'unité de l'Eglise nationale, menaçaient de diviser le peuple et de saper l'autorité du souverain.

En 1607, un petit groupe de séparatistes – secte radi-

cale de puritains qui ne croyaient pas que l'Église d'Angleterre puisse jamais être réformée – partit pour Leyde, aux Pays-Bas, où on leur accordait asile. Les calvinistes hollandais les cantonnèrent toutefois dans des travaux pénibles et mal payés. Mécontents d'être l'objet d'une telle discrimination, plusieurs d'entre eux décidèrent d'émigrer vers le Nouveau Monde.

En 1620, certains puritains de Leyde obtinrent une concession foncière de la Virginia Company, et un groupe de 101 personnes, hommes, femmes et enfants, embarquèrent à bord du *Mayflower* en direction de la Virginie. Une tempête les ayant déroutés vers le nord, ils arrivèrent au cap Cod, en Nouvelle-Angleterre. Convaincus de ne relever de l'autorité d'aucun gouvernement constitué, les Pères pèlerins rédigèrent un protocole d'accord, le pacte du *Mayflower*, aux termes duquel ils s'engageaient à respecter les «lois justes et égales [pour tous]» adoptées par les dirigeants qu'ils choisiraient eux-mêmes.

En décembre, le *Mayflower* atteignit la baie de Plymouth et les Pères pèlerins commencèrent à bâtir un village. Près de la moitié d'entre eux moururent de froid ou de maladie au cours de l'hiver, mais les Wampanoags, Indiens établis dans le voisinage, leur transmirent un savoir qui leur permit de survivre : ils leur montrèrent comment cultiver le maïs. A l'automne suivant, les Pères pèlerins engrangèrent leur première récolte tandis que le commerce de fourrures et de bois se développait.

D'autres immigrants arrivèrent dans la baie du Massachusetts en 1630, munis d'une charte de Charles I^{er} les autorisant à établir une colonie. Nombre d'entre eux étaient des puritains qui fuyaient l'Angleterre afin de pouvoir pratiquer librement leur religion. Leur chef, John Winthrop, s'était donné pour mission de fonder «la cité sur la colline» dans le Nouveau Monde. C'était ainsi qu'il désignait l'endroit idéal où les puritains auraient le droit de vivre en parfaite harmonie avec leurs convictions religieuses.

La colonie de la baie du Massachusetts allait jouer un rôle de premier plan dans le développement de la Nouvelle-Angleterre, en partie parce que John Winthrop et les siens avaient instauré leur propre charte. Le gouvernement qui

régissait la colonie se trouvait donc au Massachusetts, non en Angleterre.

D'après cette charte, le pouvoir était détenu par une Assemblée générale composée d'«hommes libres» appartenant obligatoirement à l'Eglise puritaine, cela afin d'assurer que les puritains constitueraient la force politique et religieuse dominante dans la colonie. Le gouverneur était élu par l'Assemblée générale. John Winthrop allait occuper cette fonction pendant presque toute la génération suivante.

L'orthodoxie rigide du régime puritain ne plaisait pas à tous. L'un des premiers à oser contester l'Assemblée générale fut un jeune ecclésiastique nommé Roger Williams. Celui-ci s'opposa à la confiscation des terres indiennes et à l'établissement de relations avec l'Eglise d'Angleterre. Banni de la baie du Massachusetts, il acheta en 1636 à une tribu de Narragansetts des terres où se trouve aujourd'hui la ville de Providence, dans le Rhode Island. Il y créa une colonie fondée sur la séparation de l'Eglise et de l'Etat et le respect de la liberté religieuse.

Les prétendus hérétiques comme Roger Williams ne furent pas les seuls à quitter la baie du Massachusetts. Des puritains orthodoxes, en quête de terres et de perspectives meilleures, ne tardèrent pas à abandonner la colonie. Las de cultiver une terre ingrate, les fermiers furent attirés par la vallée du Connecticut dont on vantait la fertilité. Au début des années 1630, beaucoup d'entre eux se sentaient prêts à braver les attaques des Indiens pour acquérir un domaine dans une prairie au sol riche et profond. Les nouvelles communautés qu'ils formèrent élargirent le droit de vote en abolissant la condition d'appartenance religieuse.

A la même époque, les côtes du New Hampshire et du Maine commencèrent à se peupler d'un nombre croissant d'immigrants en quête de liberté et de terres nouvelles.

bany, dans l'Etat de New York. Les expéditions ultérieures des Hollandais leur permirent de revendiquer ce territoire et d'y établir les premières colonies.

Comme les Français au Nord, les Hollandais étaient attirés par le commerce des fourrures. Ils entretenirent des relations étroites avec les Iroquois des Cinq Nations qui avaient accès au cœur du pays. En 1617, les colons hollandais bâtirent un fort au confluent de deux cours d'eau, l'Hudson et le Mohawk, site actuel d'Albany. Ils commencèrent à s'implanter sur l'île de Manhattan au début des années 1620. En 1624, ils achetèrent l'île aux Indiens pour 24 dollars et lui donnèrent le nom de Nouvelle-Amsterdam.

Pour encourager les colons à s'implanter dans la région de l'Hudson, les Hollandais favorisèrent une certaine aristocratie féodale, qui créa d'immenses domaines. Le premier vit le jour en 1630 sur les rives de l'Hudson.

Selon ce système, toute personne en mesure de faire venir cinquante adultes et de les installer sur son domaine pour une période de quatre ans recevait vingt-cinq kilomètres de terrain le long du fleuve ; sur ce territoire, le propriétaire détenait les droits exclusifs de pêche et de chasse, et il y exerçait la justice civile et pénale. En contrepartie, il fournissait le logis, le bétail et les outils à ses fermiers. Ceux-ci lui payaient un loyer et lui réservaient un droit d'option sur les excédents de récoltes.

Trois ans plus tard, une compagnie commerciale suédoise associée aux Hollandais tenta de fonder une première colonie plus au sud, le long du fleuve Delaware. Faute de ressources pour renforcer sa position, la Nouvelle-Suède fut progressivement absorbée par la Nouvelle-Hollande, et ultérieurement par la Pennsylvanie et le Delaware.

En 1632, le roi Charles 1^{er} accorda une charte à la famille Calvert afin de lui permettre de coloniser des terres situées au nord du Potomac, qui forment l'actuel Etat du Maryland. Comme la charte n'interdisait pas expressément l'établissement d'Eglises non protestantes, les Calvert encouragèrent les catholiques à s'y établir. La ville de Saint Mary fut construite en 1634 près de l'endroit où le Potomac se jette dans la baie de Chesapeake.

Tout en offrant un refuge aux catholiques qui fuyaient

les persécutions grandissantes dans l'Angleterre anglicane, les Calvert cherchaient à créer des exploitations rentables. Afin d'éviter tout conflit avec le gouvernement britannique, ils favorisèrent aussi l'immigration des protestants.

La charte royale accordée aux membres de la famille Calvert était à la fois féodale et moderne. D'un côté, ils avaient le droit de créer des domaines seigneuriaux. De l'autre, ils ne pouvaient légiférer qu'avec le consentement des hommes libres qui résidaient sur leurs terres. Mais pour attirer les colons – et tirer profit de leurs métairies – ils durent leur offrir plus que le simple droit de cultiver un domaine. C'est ainsi que le nombre des exploitations indépendantes se mit à croître et que leurs propriétaires exigèrent de participer aux affaires de la colonie. La première assemblée du Maryland se réunit en 1635.

**LES
RELATIONS
ENTRE
COLONS
ET INDIENS**

En 1640, les Britanniques possédaient d'importantes colonies sur le littoral de la Nouvelle-Angleterre au nord et dans la baie de Chesapeake au sud. Entre ces deux régions, il y avait les Hollandais et la minuscule communauté suédoise. Plus loin vers l'ouest vivaient les Indiens.

Parfois amicales, parfois hostiles, les tribus de l'Est n'étaient plus étrangères aux Européens. Si les Indiens voyaient leur sort s'améliorer grâce au commerce et à la découverte de nouvelles technologies, les maladies que les tout premiers colons avaient apportées avec eux et la convoitise qu'ils manifestaient pour les terres mettaient sérieusement en danger leur mode de vie séculaire.

Au début, le commerce avec les colons européens leur avait procuré des outils : des couteaux, des haches, des armes, des ustensiles de cuisine, des hameçons et autres articles. Les Indiens qui se livraient à ces échanges bénéficiaient d'un avantage important sur leurs rivaux.

Pour répondre à la demande des Européens, certaines tribus, comme les Iroquois, intensifièrent la chasse des animaux à fourrure au cours du XVII^e siècle. Fourrures et peaux leur permirent de se procurer des marchandises auprès des colons jusqu'à la fin du XVIII^e siècle.

Dans les premiers temps, les relations entre Indiens et colons étaient faites à la fois de coopération et d'hostilité. D'excellents rapports s'étaient instaurés en Pennsylvanie pendant le premier demi-siècle d'existence de la colonie. Mais, il y eut une longue série d'échecs, d'escarmouches et de guerres, qui se soldèrent souvent par la défaite des Indiens et la perte de territoires.

La première grande révolte indienne se produisit en Virginie en 1622. Il y eut 347 morts chez les Blancs, dont un groupe de missionnaires qui venaient d'arriver à Jamestown. Puis la guerre des Pequots éclata en 1637 lorsque les tribus tentèrent d'empêcher les Blancs de coloniser la région du fleuve Connecticut.

En 1675, Phillip, le fils du chef indien qui avait conclu la paix avec les Pères pèlerins en 1621, tenta d'unir les tribus du Sud de la Nouvelle-Angleterre pour lutter contre les Européens qui empiétaient sur leurs terres. Il trouva la mort au cours du conflit et de nombreux Indiens furent vendus comme esclaves.

A 5 000 kilomètres de là, vers l'ouest, les Pueblos se soulevèrent contre les missionnaires espagnols cinq ans plus tard, dans la région de Taos, au Nouveau-Mexique. Au cours des douze années suivantes, ils reprirent possession de leurs anciens territoires, puis les Espagnols s'en emparèrent de nouveau. Vers 1740, une autre révolte indienne éclata chez les Pimas contre les Espagnols dans ce qui est aujourd'hui l'Arizona.

L'afflux régulier de colons dans les vastes régions forestières des colonies de l'Est eut un effet néfaste sur la vie des Indiens. Avec la disparition progressive du gibier, les tribus furent confrontées à un choix difficile : mourir de faim, partir en guerre ou encore quitter leurs territoires et aller vers l'ouest où elles entreraient en conflit avec d'autres tribus.

Les Iroquois, qui vivaient dans la région située au sud des lacs Ontario et Erié, dans la partie septentrionale de l'Etat de New York et de la Pennsylvanie, réussirent mieux à contenir la progression des Européens. En 1570, cinq tribus se regroupèrent pour former la Ligue des Iroquois, qui s'avéra être l'organisation la plus démocratique de

l'époque. Elle était dirigée par un conseil composé de cinquante représentants issus de chaque tribu. Le conseil se chargeait des problèmes communs à toutes les tribus, qui étaient considérées comme libres et égales, mais n'avait aucune autorité sur la manière dont elles géraient leurs affaires courantes. Aucune n'avait le droit de faire la guerre pour son propre compte. Le conseil votait les lois applicables aux crimes tels que le meurtre.

La Ligue des Iroquois représentait un pouvoir fort aux XVII^e et XVIII^e siècles. Elle faisait le commerce de fourrures avec les Anglais, aux côtés desquels elle se rangea dans la guerre qu'ils menèrent contre les Français pour la domination de l'Amérique entre 1754 et 1763. Les Anglais n'auraient sans doute pas gagné cette guerre sans le soutien des Iroquois.

La Ligue conserva sa puissance jusqu'à la guerre d'Indépendance des Etats-Unis. Pour la première fois, le conseil ne parvint pas à un consensus sur le parti à prendre. Les tribus se prononcèrent séparément ; les unes firent alliance avec les Anglais, les autres avec les colons insurgés, d'autres encore préférèrent rester neutres. Finalement, tout le monde prit les armes contre les Iroquois. Leurs pertes furent lourdes et la Ligue ne se remit jamais de cette épreuve.

**LES
COLONIES
ANGLAISES
DE LA
SECONDE
GENERATION**

Le conflit religieux et civil qui divisait l'Angleterre au milieu du XVII^e siècle mit un frein à l'immigration et diminua dans une large mesure l'intérêt que la mère patrie portait aux jeunes colonies américaines.

En partie pour se doter de moyens de défense que l'Angleterre négligeait de leur fournir, les colonies de la baie du Massachusetts, de Plymouth, du Connecticut et de New Haven se constituèrent en confédération en 1643. Pour la première fois, les colons européens manifestèrent leur unité à l'échelle de leur région.

Les querelles tant religieuses que politiques étaient inextricablement mêlées à l'histoire des premières colonies anglaises ; divers groupes luttèrent pour affermir leur pou-

voir et leur position. Le Maryland, en particulier, souffrit des amères rivalités religieuses qui troublèrent l'Angleterre à l'époque de Cromwell. La loi sur la tolérance religieuse qui y avait été adoptée fut victime de ces turbulences : abolie dans les années 1650, elle fut néanmoins rétablie, en même temps que la liberté religieuse.

En 1675 éclata la révolte de Bacon, première grande insurrection des colonies contre l'autorité royale. L'échauffourée entre les pionniers de Virginie et la tribu des Susquehannocks qui en fut à l'origine ne tarda pas à servir de prétexte aux petits fermiers pour se rebeller contre la richesse et les privilèges des grands propriétaires de plantations et le gouverneur de la Virginie, William Berkeley.

Exaspérés par la chute des prix du tabac et par la dureté de leurs conditions de vie, les fermiers se regroupèrent autour de Nathaniel Bacon, qui arrivait d'Angleterre. Le gouverneur lui interdit d'entreprendre des raids contre les Indiens, mais il accepta de convoquer de nouvelles élections pour renouveler l'assemblée législative qui n'avait pas été modifiée depuis 1661.

Au mépris des ordres donnés, Bacon lança une attaque contre une tribu indienne amie, celle des Ocaneechees, qu'il anéantit presque totalement. De retour à Jamestown en septembre 1676, il mit la ville à feu et à sang, contraignant le gouverneur à prendre la fuite. L'Etat était pratiquement sous la domination du rebelle. Son triomphe fut cependant de courte durée : il mourut d'une fièvre maligne un mois plus tard. La révolte s'éteignit. William Berkeley rétablit son autorité et fit pendre vingt-trois des opposants.

Après la restauration de la monarchie par Charles II, en 1660, les Anglais s'intéressèrent de nouveau à l'Amérique du Nord. En peu de temps, des comptoirs européens furent établis dans les Carolines, et les Hollandais se virent chassés de la Nouvelle-Hollande. Des colonies accordées en pleine propriété par la Couronne furent créées à New York, dans le New Jersey, le Delaware et la Pennsylvanie.

Les colonies hollandaises avaient été généralement dirigées par des gouverneurs autocrates nommés en Europe. Au fil du temps, la population locale s'était détachée de ses chefs. Lorsque les colons anglais commencèrent à

empiéter sur les terres appartenant aux Hollandais, à Long Island et à Manhattan, le gouverneur, impopulaire, ne fut pas en mesure de mobiliser la population pour organiser la défense. La Nouvelle-Hollande capitula en 1664. Les termes de la reddition furent néanmoins cléments, car les colons hollandais conservèrent leur droit de propriété et leur liberté de religion.

Dès les années 1650, la région d'Albemarle Sound, située dans la partie septentrionale de l'actuelle Caroline du Nord, fut exploitée par des colons venus de Virginie. Le premier gouverneur y arriva en 1664. L'Albemarle est encore de nos jours une région isolée, coupée du monde, et la première ville n'y fut fondée qu'après l'arrivée d'un groupe de Huguenots français en 1704.

En 1670, les premiers colons originaires de la Nouvelle-Angleterre et de la Barbade, île des Caraïbes, occupèrent la région de Charleston, actuellement la Caroline du Sud. La nouvelle colonie devait bénéficier d'un régime politique avancé, auquel le philosophe anglais John Locke n'était pas étranger. On avait notamment cherché en vain à créer sur place une noblesse héréditaire, mais parmi les pratiques les moins recommandables des colons figurait la traite des esclaves indiens. Au bout d'un certain temps, cependant, le bois, le riz et l'indigo fournirent à la colonie une base économique plus légitime.

La colonie de la baie du Massachusetts n'était pas la seule qui fût préoccupée par des considérations religieuses. En 1681, William Penn, un riche quaker ami de Charles II, s'était fait octroyer un vaste territoire à l'ouest de la Delaware, dans ce que l'on allait appeler, en son honneur, la Pennsylvanie. Il s'employa à y attirer une multitude de dissidents de religions diverses, quakers, mennonites, amish, moraviens et baptistes, venus d'Angleterre et du continent.

Lorsque William Penn arriva l'année suivante, des colons hollandais, suédois et anglais étaient déjà installés le long de la Delaware. C'est là qu'il fonda Philadelphie, la «Ville de l'amour fraternel.»

Conformément à ses convictions religieuses, William Penn était particulièrement sensible au principe d'égalité, que peu de colonies américaines connaissaient alors. C'est

ainsi que la Pennsylvanie fut la première à reconnaître des droits aux femmes. William Penn s'intéressa aussi attentivement aux rapports qu'entretenait la colonie avec la tribu des Delawares, et il veilla à ce qu'ils soient indemnisés pour les terres sur lesquelles s'installaient des Européens.

La Georgie, créée en 1732, fut la dernière-née des treize colonies d'origine. Cette région – si proche de la Floride espagnole qu'elle empiétait en fait sur ses frontières – était considérée comme une zone-tampon contre les incursions des Espagnols. Mais une caractéristique unique la distinguait des autres : l'homme chargé de bâtir les fortifications de la Georgie, le général James Oglethorpe, était un réformateur qui entreprit de créer un refuge où les indigents et les anciens détenus auraient aussi leur chance.

**COLONS,
ESCLAVES ET
SERVITEURS**

Peu désireuses d'entamer spontanément une vie nouvelle en Amérique, de nombreuses personnes furent amenées à partir pour le Nouveau Monde par d'habiles promoteurs. William Penn, par exemple, vantait les chances de réussite qui attendaient les nouveaux arrivants en Pennsylvanie. Les juges et les autorités pénitentiaires offraient aux détenus la possibilité d'émigrer dans des colonies comme la Georgie au lieu de purger leurs peines de réclusion.

Toutefois, peu d'entre eux pouvaient acquitter le prix de la traversée qui allait leur permettre de commencer une vie nouvelle. Dans certains cas, les capitaines des navires touchaient d'importantes commissions sur la revente des «contrats de servitude» souscrits par des immigrants désargentés qui s'engageaient ainsi comme serviteurs à long terme en échange de leur transport. Promesses mirifiques ou rapt pur et simple, toute méthode était bonne pour embarquer autant de passagers que possible.

Dans d'autres cas, les frais de transport et d'entretien des futurs colons étaient payés par des agences coloniales comme la Virginia Company ou la Massachusetts Bay Company. En contrepartie, les serviteurs sous contrat acceptaient de leur louer leurs services et leur travail, généralement pour une durée de quatre à sept ans. Une fois libérés,

ils recevaient une redevance d'affranchissement assortie parfois d'un lopin de terre.

On estime que la moitié des colons établis dans les colonies situées au sud de la Nouvelle-Angleterre étaient venus en Amérique par ce système. Si la plupart d'entre eux remplirent fidèlement leur engagement, un certain nombre faussèrent compagnie à leurs employeurs. Il leur fut néanmoins possible d'acquérir des terres et d'exploiter des fermes, soit dans la colonie où ils étaient établis à l'origine, soit dans le voisinage. Nul opprobre social ne marquait la famille dont les débuts en Amérique avaient été soumis à cette semi-servitude. Dans toutes les colonies, des personnalités marquantes étaient d'anciens serviteurs engagés ainsi sous contrat à long terme.

Il y eut une exception importante à cette règle : les esclaves africains. Les premiers Noirs furent amenés en Virginie en 1619, douze ans seulement après la fondation de Jamestown. Au début, ils furent considérés comme des serviteurs engagés à long terme qui auraient la possibilité de s'affranchir. Mais, dans les années 1660, alors que les plantations des colonies méridionales exigeaient une main-d'œuvre de plus en plus nombreuse, l'institution de l'esclavage s'enracina solidement et les Noirs d'Afrique furent emmenés en Amérique de vive force et enchaînés pour toute une vie de servitude involontaire.

LE MYSTÈRE INSOLUBLE DES ANASAZIS

Des villages érodés par le temps et des villes creusées à flanc de falaise, parmi les canyons ou les plateaux rocaillieux et dépouillés du Colorado, marquent l'endroit où s'étaient installés quelques-uns des plus anciens habitants de l'Amérique du Nord, les Anasazis (ce mot navajo signifie «les anciens»).

Vers l'an 500, les Anasazis avaient créé certains des premiers villages identifiables dans le Sud-Ouest des États-Unis, où ils chassaient et cultivaient le maïs, la courge et le haricot. Au fil des siècles, ils mirent au point un système d'irrigation très perfectionné, créèrent un art de la poterie à la fois magistral et très particulier, et creusèrent dans la falaise des demeures compliquées aux multiples logements qui comptent encore parmi les sites archéologiques les plus frappants des États-Unis.

Pourtant, vers 1300, ils abandonnèrent leurs habitations, leurs poteries, leurs outils et même leurs vêtements, comme s'ils avaient l'intention de revenir, avant de disparaître apparemment dans les profondeurs de l'histoire. Leur terre natale resta inhabitée pendant plus d'un siècle, jusqu'à l'arrivée de nouvelles tribus, suivies par les colons européens.

L'histoire des Anasazis est inextricablement liée à l'environnement superbe et rude dans lequel ils avaient choisi de vivre. Les premiers venus s'étaient installés dans de simples abris en forme de puits, creusés dans le sol, qui évoluèrent par la suite pour devenir les «kivas» souterraines où l'on se réunissait et où l'on célébrait les cérémonies religieuses. Les générations postérieures ont construit des villages carrés en pierre. Mais le changement le plus spectaculaire de l'existence des Anasazis – pour des raisons encore inconnues – a été leur installation à flanc de falaise, où ils ont creusé leurs étonnantes demeures à plusieurs étages.

Les Anasazis menaient une existence communautaire qui a évolué très lentement. Ils commerçaient avec les autres peuples de la région, mais il n'y a guère chez eux de trace d'activités guerrières. Et s'ils ont certainement eu des chefs religieux ou autres, tout comme des artisans habiles, les distinctions sociales et les différences de classe semblent avoir été pratiquement inexistantes.

Certaines motivations sociales et religieuses ont sans aucun doute joué un rôle dans la construction de ces agglomérations verticales et dans leur abandon final. Mais la difficulté de se procurer de la nourriture dans un environnement de plus en plus hostile doit figurer parmi les principaux facteurs de cette évolution. A mesure que les populations croissaient, les cultivateurs ensemençaient des superficies de plus en plus vastes au sommet de la falaise, ce qui poussait certains à travailler des terres éloignées alors que d'autres quittaient le plateau pour les habitations souterraines. Les Anasazis ne purent cependant pas lutter contre l'épuisement progressif d'un sol trop sollicité, ni supporter les sécheresses périodiques qui caractérisent la région.

S'ils se sont dispersés et ont tourné le dos à leur patrie ancestrale, les Anasazis n'en ont pas disparu pour autant. Leur héritage demeure dans les témoignages archéologiques remarquables qu'ils ont laissés derrière eux et chez les Hopis, Zunis et autres Pueblos qui constituent leur descendance. ★

